5231 OT 56

FIDÉLITÉ présente

63 Internationale Filmfestspiele Berlin
Competition

CATHERINE DENEUVE

ELLE S'EN VA

UN FILM DE EMMANUELLE BERCOT

SCENARIO EMMANUELLE BERCOT, JEROME TONNERRE

SORTIE : 18 SEPTEMBRE

France - Durée : 113 min - Image : 1.85 - Son : 5.1

DISTRIBUTION
WILD BUNCH DISTRIBUTION
108, rue Vieille du Temple
75003 Paris
Tél. : 01 53 10 42 50
distribution@wildbunch.eu
www.wildbunch-distribution.com

RELATIONS PRESSE
André-Paul Ricci / Tony Arnoux
6, place de la Madeleine
75008 Paris
Tel. : 01 49 53 04 20
apricci@wanadoo.fr

Les photos et le dossier de presse seront téléchargeables sur le site du film
www.ellesenva-lefilm.com/presse

Synopsis

Bettie, la soixantaine, se voit soudain abandonnée par son amant et en péril financier avec le restaurant familial. Que faire de sa vie ?
Elle prend sa voiture, croyant faire le tour du pâté de maison.
Ce sera une échappée. Au fil de la route : des rencontres de hasard, un gala d'ex-miss France, le lien renoué avec sa fille, la découverte de son petit-fils, et peut être l'amour au bout du voyage…
Un horizon s'ouvre à elle.

Entretien Emmanuelle Bercot

Racontez-nous la genèse du film.

J'avais depuis longtemps le désir de filmer Catherine Deneuve. Très peu d'acteurs en France m'inspirent une telle envie. Comme beaucoup de gens de ma génération, Catherine fait partie de ma vie – il n'y a pas une époque où je n'ai pas été marquée par elle, au travers de ses films. J'ai vraiment écrit *Elle s'en va* pour elle, et Catherine a été mon moteur absolu tout au long de l'aventure de ce film.

***Elle s'en va* est l'histoire d'une femme qui prend sa voiture pour faire le tour du pâté de maison et qui ne revient jamais. D'où est venue l'idée de ce road movie ? Il s'en tourne peu en France ; encore moins avec une sexagénaire dans le rôle principal.**

J'avais peu de préméditations en me lançant dans l'écriture. Je voyais Catherine sur les routes, je la voyais conduire et traverser des décors dans lesquels il me semblait qu'on n'avait peu l'habitude de la montrer au cinéma. Le scénario s'est alors construit petit à petit, un peu comme un puzzle. Avec la complicité de Jérôme Tonnerre, mon co-scénariste. Le road movie est un genre habituel, mais à ma connaissance, je ne vois guère que le film - exemplaire - de David Lynch, *Une histoire vraie*, qui mette, c'est vrai, un personnage d'un certain âge (Richard Farnsworh) en situation de partir à l'aventure. Au final, on voit assez peu le personnage de Catherine rouler, et trop peu les paysages. Faute d'avoir dû faire l'économie de ces « moments » typiques des road movies lorsqu'il a fallu réduire le coût du film, et je le regrette. Ainsi, c'est plutôt à travers la variété des rencontres qu'elle fait qu'on retrouve les schémas du road movie.

Dès que Bettie, le personnage de Catherine Deneuve, est sur les routes, son horizon semble s'élargir à l'infini.

Cela m'intéressait de raconter l'itinéraire d'une femme de cet âge qui voit soudain l'horizon s'éclaircir alors que rien ne le laisse présager. Donc plutôt du côté de l'optimisme, que de celui plus évident de la nostalgie. À trente ou quarante ans, on se dit qu'il est assez facile de changer de vie ; à soixante, ça doit être plus difficile : il s'ouvre moins de portes, l'étendue des possibles est réduite. Depuis toute petite, l'âge est un sujet qui m'angoisse. Et, jusqu'à ce film, je n'étais pas très optimiste sur cette question. *Elle s'en va* répond à cette inquiétude. Je l'ai probablement écrit autant pour me rassurer que pour donner de l'espoir à ceux qui n'en auraient pas.

Et la musique renforce encore cette impression.

Je voulais absolument ce morceau très mélancolique de Rufus Waiwright, *This love affair,* lorsqu'elle part en voiture. Intuitivement, j'avais aussi envie de musique italienne, je trouvais que cela allait bien avec Catherine et avec le sentiment de légèreté qui devait courir durant tout le film.

Vous insistez beaucoup sur les relations que Bettie entretient avec sa mère.

On parle peu des relations mères-filles à cet âge de la vie et, lorsqu'on les évoque, c'est généralement pour montrer un adulte confronté à la dépendance d'une personne âgée. Dans le cas de Bettie, c'est encore la mère qui a le dessus ; une mère excessive, très envahissante et dont elle doit se libérer. J'aimais l'idée qu'à soixante ans, elle soit retournée vivre avec elle, qu'elle soit en quelque sorte sous sa coupe.
Au début du film, on voit qu'elle est obligée de traverser la chambre de sa mère pour se rendre dans la salle de bains et cela en dit long sur son personnage. C'est une femme qui s'est laissé enfermer. Elle est restée confinée dans sa petite ville de province, sa vie sentimentale est un peu vaseuse. On sent qu'elle aurait pu avoir un tout autre destin, et qu'elle est passée « à côté de sa vie ». Elle est résignée mais elle n'est pas aigrie. C'est une bonne nature. C'est ce qui me plaît chez elle. Une rupture amoureuse va provoquer la fracture dont elle avait besoin pour avancer enfin. Se dessine alors l'histoire non pas d'une dérive, mais d'une envolée.

Depuis *Les Vacances* et *La Puce* jusqu'à *Backstage* et *Mes Chères Etudes*, tous vos films traitent de l'adolescence. Pas cette fois.

C'est vrai, mais je ne me suis pas sentie pour autant complètement déconnectée de mon univers. Il y a quelque chose d'assez adolescent chez Bettie. Elle est presque enfantine. Et puis, le personnage de sa fille Muriel, que joue Camille, fait écho, dans sa révolte, à ceux de mes autres films. Ce qui tranche nettement avec tous les précédents films, c'est la légèreté, la gaieté et l'optimisme. C'était un désir sincère (et nécessaire) de ma part d'aller vers là. Jusqu'à assumer une forme de happy end. Et même de « feel good movie ».

Pourtant Bettie dirige un restaurant, c'est une chef d'entreprise ; son côté enfantin ne saute pas tout de suite aux yeux.

Elle est solide, énergique et posée. On sent qu'elle tient son équipe. En bon petit soldat. Mais c'est d'abord une amoureuse. Et dans ce domaine, on la devine beaucoup plus

fragile. L'amour la guide et c'est la raison pour laquelle je voulais qu'elle ait cette histoire à la fin. Elle a, comme beaucoup de femmes de sa génération, un certain égoïsme, ses proches peuvent passer après « sa vie », elle ne cherche pas particulièrement à leur plaire. Elle peut être bousculée par la violence de sa fille mais on voit bien qu'elle ne culpabilise pas. Ça fait sa force, et finalement sa liberté.

Pourquoi en avoir fait une ancienne miss ?

Ça m'est venu intuitivement, sans aucune raison. Si ce n'est de m'être demandée : comment une femme si belle a-t-elle pu échapper à un destin exceptionnel ? Tout le scénario est fait de ce genre de petites pierres qui nous permettaient de l'emmener loin de chez elle. Elle se remet à fumer. Donc, logiquement, elle cherche à trouver des cigarettes. Et cette quête devient le fil conducteur d'un bon tiers du film - on est presque dans le documentaire.
A partir du moment où elle a un but - aller chercher son petit-fils - on rentre dans une narration plus classique. Une chose entraîne l'autre. Mais finalement, de bout en bout, c'est l'histoire d'une femme partie faire un tour, et qui ne cesse de trouver des prétextes pour ne pas rentrer.

Il y a, dans *Elle s'en va*, une galerie de personnages incroyables : ce vieux monsieur formidable qui roule une cigarette pour Bettie, ce groupe de femmes qui noient leur solitude en buvant un verre à la discothèque du coin, cet agent de sécurité qui la recueille dans le magasin d'ameublement qu'il est chargé de surveiller…

C'est l'un des challenges lorsqu'on écrit un road movie : trouver les moyens de sortir des clichés du genre, et se garder de tomber dans le pittoresque. On voit souvent cela dans ce type de film : le personnage s'arrête dans une station-service, et le pompiste est un nain à trois bras. Je ne voulais absolument pas m'engager là-dedans, ce sont tous des personnages « ordinaires » au sens noble du terme, même si parfois je force un tout petit peu le trait parce qu'il faut faire exister chaque personnage en très peu de temps.

Tous nous racontent un morceau de France.

C'était aussi ça la base du projet : une coupe transversale de la France. Il m'arrive de partir seule sur les routes de France et je tombe toujours sur des endroits improbables, des cafeterias glauques, des lieux comme le ranch. Ce sont des cadres qu'on ne peut pas inventer et je sais ce que c'est que de s'y trouver toute seule. Pour peu d'être un peu

ouvert aux autres, d'être un peu curieux et complètement innocent comme l'est Bettie, il se passe toujours quelque chose. Certains diront que les rencontres qu'elle fait sont un peu exagérées. Ces « vrais gens », comme je les appelle, je suis allée les chercher là où Bettie allait les rencontrer. Ce sont tous des non professionnels.

Marco, le garçon que Bettie rencontre au Ranch et qui finit la nuit avec elle, est sidérant de présence. Lui aussi est un non professionnel ?

C'est un « vrai gens » mais je ne l'ai pas trouvé en Bretagne où se déroule la scène. J'ai eu beaucoup de mal à dénicher quelqu'un pour ce rôle et c'est finalement à Paris qu'Antoinette Boulat (la directrice de casting) l'a découvert. Paul Hamy a cette fantaisie, un côté ludique et poétique qui fonctionnait bien avec Catherine. La scène de la chambre d'hôtel était très casse gueule. Elle y est tellement subtile, tellement abandonnée que c'en devient touchant.

Vous mettez dans la bouche de Marco des dialogues assez durs sur l'âge. Il dit à Bettie qu'il a pensé à elle jeune en lui faisant l'amour ; il pense qu'elle est à la retraite…

C'est dur mais c'est ce que penseraient beaucoup d'hommes dans son genre ! Il n'y a aucune cruauté de ma part sur cet âge-là. Mais ça fait partie du sujet du film, et sans du tout vouloir le stigmatiser, je n'allais pas le contourner. En outre, la franchise primaire de Marco, en contrepoint à l'élégance de Catherine, donne une dimension comique à la scène.

La scène de beuverie avec lui est formidable.

Dans cette scène, on est vraiment dans le cliché par excellence de la femme qui a trop bu et qui se retrouve le matin dans un lit avec un homme. C'est un cliché que j'ai tenu à visiter. Mais Catherine, par son naturel incroyable en fait un moment magique. Et l'alchimie entre les deux acteurs a été décisive.

Vous affirmez souvent aimer « filmer les états ».

J'aime être dans l'instant ; dans ce qui se passe au moment précis où l'on tourne. Je me moque de la psychologie. Si la scène prend un autre chemin que le texte qui est écrit, ça m'est égal. La capture de ce moment, et si possible des accidents, m'intéresse davantage. Résolument, les êtres que je filme me passionnent plus que mes personnages.

Cela veut dire que vous improvisez beaucoup ?

Pas assez malheureusement. J'aimerais le faire davantage. Mais ça demande un temps que nous n'avions pas.

Parlez-nous du tournage.

On a tourné dans des conditions d'urgence que ni Catherine, ni beaucoup des techniciens, n'avaient connues jusque-là. Plus, la contrainte des décors qui changeaient sans cesse – il y en avait 65 ; et les contraintes liées au travail avec des comédiens non professionnels qui n'ont aucun repère et aucun mode d'emploi. Leur présence imposait un dispositif particulier : impensable, par exemple, de tourner en plans séquence ! Tout allait si vite qu'il est arrivé qu'on ne prenne même pas le temps de répéter avec Catherine. Elle me demandait : « On ne répète pas ? ». Je hurlais : « Non ! Mettez-vous là ! Il faut y aller ! ».

Des acteurs non professionnels, Catherine Deneuve… Le mélange devait être détonnant.

Oui, ils se retrouvaient à donner la réplique à Catherine Deneuve qu'ils n'avaient jamais vu de leur vie. Leur émerveillement était fabuleux. Et très émouvant à voir.

Claude Gensac, Hafsia Herzi et Mylène Demongeot sont les seules actrices professionnelles du film…

C'était un parti pris. Leurs personnages appartiennent à la jeunesse de Bettie, ou à sa vie d'avant sa « fugue ». Lorsqu'elle part, l'horizon change de couleur.

C'est la première fois qu'on voit la chanteuse Camille à l'écran.

Fidèle à mon principe de faire jouer l'entourage familial de Bettie à des professionnels, j'ai d'abord cherché une comédienne pour interpréter Muriel. Mais je n'aimais pas l'idée qu'une actrice revienne dans le film lorsque Bettie est sur les routes et je ne trouvais pas non plus la singularité que j'imaginais pour ce rôle dans celles que j'avais rencontrées. J'ai alors pensé à Camille, pour son sens inouï du rythme et son débit de parole (indispensable pour la longue logorrhée du coup de fil à Bettie). Elle a accepté de passer des essais, et ça a été une évidence immédiate. Pour moi, elle est l'une des plus grandes artistes contemporaines.

Un certain Nemo Schiffman, votre fils, fait également ses premiers pas au cinéma.

Il est presque à l'origine du personnage du petit-fils. Nemo a une passion pour Catherine. « Je pourrais venir sur le tournage ? », m'a-t-il demandé lorsqu'il a appris que j'écrivais pour elle, « Mon rêve, c'est de serrer Catherine Deneuve dans mes bras ! ». Alors j'ai d'abord pensé écrire une petite scène pour lui, où il la serrerait dans ses bras, et, de fil en aiguille, le personnage du petit garçon est devenu un élément à part entière du scénario. J'aimais bien l'idée de mettre un enfant dans les pattes de Catherine et de voir ce qui se passait. Mais pour autant, il a passé des essais, comme tout le monde, et c'est sur ces essais que je l'ai choisi.

Vous évoquiez plus haut les difficultés et la rapidité du tournage. Quel genre de réalisatrice êtes-vous au moment du montage ?

J'adore ça, je suis une obsessionnelle des rushes : je peux regarder cent cinquante fois les mêmes dix secondes pour être sure de ne pas avoir raté quelque chose du jeu de l'acteur. Sur *Elle s'en va*, le montage était compliqué. Autant nous n'avions pas de problèmes sur la narration puisque rien ne s'emboîte - pas besoin ici de savoir où le personnage a trouvé la clé pour ouvrir le coffre-fort ! Autant, il était difficile de trouver le rythme : le film tient sur un charme, une narration quand même très ténue. L'équilibre était délicat. On a coupé assez peu de scènes ; en revanche on a énormément travaillé le rythme de chacune d'elles. Et cherché le mouvement du film dans celui des battements de cœur de Catherine, de son personnage.

Au-delà du road movie, *Elle s'en va* est un formidable hommage à la filmographie de Catherine Deneuve, bourré de références à François Truffaut, André Téchiné, François Dupeyron…

Je le vois maintenant, mais ce n'est absolument pas prémédité. Cependant, il est évident, qu'inconsciemment, je suis marquée par l'image que j'ai d'elle dans ses films. En tournant *Elle s'en va*, j'ai le sentiment d'avoir plutôt capté des traits de sa personnalité qui m'impressionnent et qu'on connait peut être moins d'elle : sa puissance de vie exceptionnelle, sa curiosité, sa joie de vivre, son goût du rire, son humour. Teintés de cette poignante mélancolie qu'on lui connaît.
Au delà de l'actrice, que j'admire, il y a sa personne, la femme qu'elle est, que j'aime. Et c'est tout autant cela qui m'a donné si envie de la filmer. D'ailleurs, je n'en reviens toujours pas d'avoir fait un film avec elle ! D'avoir eu cette chance. C'est une immense rencontre, pour moi.

Entretien Catherine Deneuve

Comment vous êtes-vous rencontrées Emmanuelle Bercot et vous ?

On s'est d'abord vues autour d'un projet d'adaptation auquel elle a finalement renoncé. Plusieurs mois ont passé puis elle est revenue vers moi avec cette proposition de sujet qui m'a beaucoup plu. Je connaissais et j'aimais ses films. J'ai découvert et aimé son côté bosseuse. C'est très rassurant pour une actrice d'être au contact d'une réalisatrice qui travaille beaucoup : parce que le temps est ce qui manque le plus au cinéma aujourd'hui - le temps de l'écriture, celui de la préparation, des repérages. Alors que les choses n'étaient pas encore tout à fait lancées, Emmanuelle a su se donner seule les moyens de préparer son film. Le tournage était lourd mais il a été joyeux à cause de cette énergie déployée en amont.

Emmanuelle Bercot évoque un rythme de tournage intense.

J'ai eu un peu peur au début. Il m'était déjà arrivé de tourner dans des conditions difficiles mais pas sur une telle durée, pas en étant de tous les plans. La première semaine, j'ai pensé : « J'aurais dû faire une préparation plus physique ».

Parlez-nous de Bettie.

J'aime sa curiosité. Elle a longtemps vécu dans une sorte de routine en reprenant le restaurant qui appartenait à ses parents parce que c'est la tradition. C'est un établissement qui a une certaine réputation, la cuisine est bonne, donc on continue parce qu'il faut vivre. Et puis, un jour, d'un seul coup, c'est trop. Elle s'arrête brutalement dans la cuisine, prétexte un « Je reviens ! », et elle part. Elle s'en va vraiment. Elle s'en va.
A partir de là, c'est comme si elle prenait des vacances. Il y a un côté enfantin qui ressort chez elle : elle s'arrête, elle va cueillir trois fleurs, elle se sent disponible.

C'est une fille, une mère, une grand-mère. Il est rare de voir un personnage aussi complet.

Et c'est aussi une femme qui peut regarder un homme comme tel. Elle a encore cette vitalité en elle ; dans tous les sens du terme.

Le passage où elle cherche des cigarettes est hilarant.

Oui, on sent qu'elle est capable de tout pour en trouver. Je pense que la ligue anti-tabac ne va pas aimer. Elle fait vraiment l'apologie de la cigarette !

Le film est un hommage à la comédienne – on ne peut pas s'empêcher d'y voir des références aux films que vous avez tournés avec François Truffaut, André Téchiné, François Dupeyron. Et c'est à la fois un hommage à la femme que vous êtes.

Oui, on pense au film de François Dupeyron, *Drôle d'endroit pour une rencontre*, et il y a, dans *Elle s'en va*, un côté naturel qui peut évoquer le cinéma de Truffaut et de Téchiné. Je ne me rends pas bien compte. Emmanuelle me connaît peu. Elle ne m'a pas vu vivre, elle ne m'a pas vu avec mes amis, mais elle connaît mes films. *Elle s'en va* est sans doute la somme de tout cela. Voilà, elle m'a imaginée dans cette histoire que je trouve juste, attachante, insolite et très vivante ; très énergique.

Vous jouez avec des non professionnels, ce que vous n'aviez jamais fait jusqu'ici.

Ça a pu m'arriver, pour de petites scènes, comme ça, mais jamais sur la totalité d'un film. C'était excitant.

Vous n'aviez pas peur de vous mettre dans cette situation ?

Non. J'étais partante.

Avez-vous beaucoup improvisé ?

En dehors de la scène que j'ai avec ce vieux monsieur qui roule une cigarette et celle avec l'agriculteur auquel je demande mon chemin, finalement assez peu. Le scénario était très écrit et Emmanuelle tenait à ce que son texte soit respecté. Elle a beaucoup fait travailler les gens dans ce sens : elle voulait qu'ils disent ses mots, que chacun rentre complètement dans son personnage. C'est grâce à cette rigueur qu'elle a pu se permettre d'improviser à côté : comme un luxe qu'elle s'offrait.

Cette scène avec le vieux monsieur est un moment d'anthologie.

C'est un autre monsieur qui devait la tourner. Et puis, au dernier moment, il n'a pas pu et Emmanuelle a dû trouver quelqu'un d'autre en catastrophe avec tous les problèmes

qui se posent au début avec un non professionnel - comprendre la scène, savoir s'arrêter au bon moment… Ce vieux monsieur ne comprenait pas tout, mais lorsqu'il s'est mis à parler, c'était bouleversant. Je connaissais par Emmanuelle l'histoire de sa fiancée, morte très jeune d'une tuberculose et qui lui avait fait promettre de ne jamais se marier. Je lui ai posé des questions sur sa vie et il s'est mis à se raconter. Dans cette scène, il ne me regarde même pas, il est dans le passé, ailleurs, avec ses mains tellement pleines d'arthrite qu'il peut à peine rouler sa cigarette. On voit ses doigts gourds, c'est une scène inouïe ; un moment dont je me souviendrai toute ma vie.
J'ai voulu aller voir où il vivait : c'est incroyable, c'est une ferme qui n'a pas dû bouger depuis deux cents ans. Le sol est en terre battue, il a dû posséder beaucoup de champs et avoir des ouvriers à son service. Maintenant, il n'y a plus personne, il est seul.

Une autre scène très forte : celle que votre personnage a avec Marco, le garçon qu'elle rencontre au Ranch.

On en avait beaucoup parlé avec Emmanuelle. Ce genre de scène, ça passe ou ça casse Il ne fallait pas se tromper. On devait trouver un garçon qui soit libre par rapport aux dialogues qui sont dits et qui ait cette drôlerie un peu insolente qu'a le personnage - il ne devait pas être précautionneux. On a fait beaucoup d'essais. Contrairement aux autres acteurs qui ont été trouvés dans la région où a été tourné le film, celui qui joue Marco vient de Paris. Il est formidable.

On vous sent toujours prête à casser votre image.

Cette histoire de casser l'image, j'ai du mal à comprendre. C'est quoi, l'image ? Celle que l'on montre de vous dans les magazines à la sortie des films ? Ce n'est en tout cas pas l'image que j'ai de moi au cinéma.

Disons extrêmement curieuse. Vous n'avez jamais hésité à donner leur chance à de jeunes metteurs en scène.

Il y a des gens qui ont parfois trouvé mes choix audacieux. Moi, cela me paraît naturel. C'est mon tempérament. C'est toujours la curiosité, c'est vrai, qui m'a poussée à faire les choses. Et dans ma vie aussi : quand j'arrive quelque part, pour un tournage, un voyage ou des vacances, il faut que je trouve le moyen de découvrir la ville, d'aller visiter les quartiers anciens, d'aller dans un café, au marché. Ça fait partie de mon fonctionnement. C'est une pulsion de vie : j'aime les choses nouvelles, les propositions nouvelles, les gens nouveaux. J'ai parfois tourné dans des projets insolites, un peu en dehors des circuits classiques, ce film au Liban, par exemple, *Je veux voir,* de Joana Hadjithomas et Khalil Joreige, avec lesquels je viens de retourner *The Lebanese Rocket Society*, toujours sur la guerre au Liban.

Les gens me sentent disponible. En réalité, je suis très égoïste, je suis mon instinct, mes envies.

Revenons au film d'Emmanuelle Bercot et aux très jolies relations qu'entretient Bettie, votre personnage, avec ce petit-fils qu'elle découvre.

Nemo est le fils d'Emmanuelle et de Guillaume Schiffman, le chef-opérateur. Il y avait donc quelque chose de très personnel pour lui à se retrouver sur le plateau d'*Elle s'en va*. C'est un enfant passionné par le cinéma et la comédie musicale ; il est dans une école où il apprend à chanter et à danser parallèlement à ses études. Il est formidable dans le film, on s'est beaucoup amusés ensemble.

Bettie a des rapports très cash avec lui ; tout comme avec le personnage de sa fille avec laquelle les liens sont parfois violents.

Oui. Chacun vit sa vie, on se dit les choses et c'est finalement les souhaits personnels de chacun qui priment. C'est déculpabilisant ; libérateur.

Bettie ne quitte pratiquement jamais les habits qu'elle porte au moment de son départ.

Emmanuelle et moi avons beaucoup discuté des vêtements et de la coiffure de Bettie. On triche souvent avec les costumes - en France, on a un peu trop tendance à perdre le réalisme de vue - et j'aimais l'idée qu'on ne le fasse pas sur le film. Lorsqu'elle s'en va, Bettie est dans sa cuisine, il fallait qu'on comprenne l'instantanéité du moment. Elle ne prend pas la décision de partir : elle quitte son lieu de travail et elle part. Ce n'est pas la même chose. Elle n'a pratiquement rien sur elle. On a dû trouver des astuces. C'est une femme active : elle pouvait quand même avoir un cabas dans sa voiture avec deux ou trois trucs dedans ; et comme on est en Bretagne, il paraissait crédible qu'elle ait un ciré et des bottes dans son coffre. Il fallait qu'on la sente un peu démunie et on a respecté cette continuité.

La voiture est vraiment un personnage à part entière.

Et il fallait bien la choisir. C'est une voiture avec laquelle Bettie travaille. Elle fait ses courses avec pour le restaurant. Elle devait être grande, mais ni trop luxueuse ni trop sophistiquée. Plutôt une bonne voiture - qu'on sente qu'elle est sans doute dans la famille depuis une vingtaine d'années. Emmanuelle l'a d'ailleurs fait repeindre dans une couleur plus terne.

Cela donne à votre personnage une assise incroyable.

Une puissance physique, oui. Bettie ne conduit pas une petite Twingo. Au début du tournage, Emmanuelle était un peu inquiète au sujet de ces scènes : curieusement jouer et conduire en même temps n'est pas vraiment compatible... Je l'ai rassurée : je suis une assez bonne conductrice.

C'est vous qui avez suggéré le choix de Gérard Garouste pour interpréter le grand-père.

Pour ce personnage, on a d'abord cherché un écrivain ou un musicien jusqu'à ce que je pense, assez vite d'ailleurs, à Garouste, qui est un ami. Il n'avait jamais fait de cinéma, le rôle était très loin de lui mais il a aussitôt accepté. L'aventure l'amusait.

On vous sent très impliquée dans les films que vous tournez.

Dans la mesure où il n'est pratiquement tourné qu'avec des non professionnels, *Elle s'en va* est un cas très particulier. Mais j'aime bien effectivement pouvoir parler avec le metteur en scène avant et pendant le tournage. Je n'aurais peut-être pas osé le faire il y a trente ans – je n'en pensais pas moins.
Je vois cela comme une collaboration : un acteur a un autre regard, il est de l'autre côté, il lui arrive de voir les choses différemment. Mais je ne me prends pas pour le réalisateur, loin de là. Après certains sont prêts à entendre, d'autres moins. J'ai eu de la chance dernièrement.

Quel genre de réalisatrice est Emmanuelle Bercot sur un plateau ?

Elle est très stimulante et très présente. Elle est vraiment DANS le moment, au cœur de la scène, on sent son regard sur soi quand on tourne. Emmanuelle est quelqu'un qui impulse quelque chose de très physique. Son film est d'ailleurs très physique. Chaque plan nécessitait de notre part une remobilisation entière. Pas question de se dire : « Ah, ça fait déjà trois heures qu'on tourne, on fait une pause. » Avec elle, c'est « Non, non, allez, on continue. » C'est parfois cette force au début des scènes qui manque au cinéma français. Je reproche aux Américains de parler trop fort dans la vie, mais dans leurs films, on sent que ça jaillit. Et il fallait cette force dans *Elle s'en va*. Plus le temps passe, plus je crois en la puissance de l'énergie au cinéma.

Liste artistique

Bettie	Catherine Deneuve
Charly	Nemo Schiffman
Alain	Gérard Garouste
Muriel	Camille
Annie	Claude Gensac
Marco	Paul Hamy
Fanfan	Mylène Demongeot
Jeanne	Hafsia Herzi

Liste technique

Réalisateur	Emmanuelle Bercot
Scénario	Emmanuelle Bercot Jérôme Tonnerre
Image	Guillaume Schiffman - AFC
Montage	Julien Leloup
Son	Pierre André Séverin Favriau Jean-Pierre Laforce
Décors	Eric Barboza
Costumes	Pascaline Chavanne
1er assistant réalisateur	Frédéric Gérard – AFAR
Scripte	Isabel Ribis
Casting	Antoinette Boulat
Régie	Arnaud Foeller
Directrice de post-production	Susana Antunes
Directeur de production	Samuel Amar - ADP
Productrice exécutive	Christine de Jekel
Producteurs	Olivier Delbosc Marc Missonnier
Coproducteurs	Wild Bunch Rhône-Alpes Cinéma
En association avec	Soficinéma 9 Cofimage 24 Palatine Etoile 10
Avec la participation de	OCS La Région Rhône-Alpes Centre National du Cinéma et de l'Image Animée
Avec le soutien de	La Région Bretagne